

5
L'INGÉNUÉ

DE

BRIVE-LA-GAILLARDE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. et HENRI SIMON,

*Représenté, pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre des Variétés, le 6 Novembre
1817.*

~~~~~  
PRIX : 1 FR. 25 CENT.  
~~~~~

A PARIS,

BARBA, Libraire, derrière le Théâtre-Français, N^o. 517

~~~~~  
1818.

---

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

**M<sup>me</sup>. DUMONT, Maitresse**

d'Auberge. . . . . **M<sup>me</sup>. Barroyer**

**ANNETTE, sa Nièce. . . . . M<sup>lle</sup>. Pauline.**

**FOLLEVILLE, Bijoutier. . . . . M. Vernet.**

**ALAIN, Fermier. . . . . M. Brunet.**

**ANDRÉ, Auvergnat. . . . . M. Lefebvre.**

~~~~~

*La Scène se passe à Brive-la-Gaillarde, dans
l'Auberge de Madame Dumont.*

~~~~~

---

# L'INGÉNUË

DE

## BRIVE-LA-GAILLARDE.

---

(*Le Théâtre représente une Salle d'Auberge. A droite et à gauche sont deux Cabinets, dont les Fenêtres, donnant sur la Salle, se trouvent en face des Spectateurs. A côté de la Porte du fond est une Horloge à coucou.*)

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

M<sup>me</sup>. DUMONT, ANNETTE.

(*Au lever du rideau, un voyageur, couvert d'un manteau, et portant une valise, salue Madame Dumont et sort.*)

M<sup>m</sup>. DUMONT.

**E**NCORE un voyageur qui quitte mon auberge!

ANNETTE.

Dam! ma tante, ce n'est pas ma faute; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le retenir.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Taisez-vous, petite sotte, vous n'attraperez jamais un mari.

ANNETTE.

Avec le temps, ma tante, cela peut venir.

## L'INGÈNE, U E,

M<sup>m</sup>. DUMONT.

Oui, comptez sur le temps pour faire venir les maris, c'est là ce qui les chasse.... A votre âge, Mademoiselle, j'étais veuve et prête à me remarier.

ANNETTE.

Ça prouve, ma tante, que vous aviez l'esprit plus ouvert que moi.

M<sup>m</sup>. DUMONT.

Je cherchais à plaire et je plaisais.

ANNETTE.

Peut-être que dans ce temps-là, se n'était pas si difficile qu'à présent.

M<sup>m</sup>. DUMONT.

Qu'est-ce que vous dites donc, Mademoiselle?... De mon temps, on avait le goût bien plus délicat.... Il fallait voir votre grand-père comme il était aimable! C'était-là un jeune homme intéressant, et difficile donc! Ah! ah! aussi j'ai épousé son frère, qui m'a laissé cette auberge, située sur la route de Brive-la-Gaillarde, que mes soins et mon travail ont fait valoir assez bien, Dieu merci.

ANNETTE.

Ah! c'est vrai, vous êtes d'une activité....

M<sup>m</sup>. DUMONT.

C'est comme ça qu'on fait quelque chose, mon enfant. Regarde donc ce que tu deviendrais, si tu me perdaît.. Tu es sage.... Car je défie la plus mauvaise langue de trouver à redire à ta conduite; d'ailleurs, c'est moi qui t'ai élevée.... Tu es gentille..... Tous nos voyageurs te le disent, et la plupart des vieilles femmes en conviennent. Tu n'as pas de fortune, c'est vrai, mais personne ne le sait.... Comment se fait-il donc que tu sois à marier, tandis que moi, si je voulais encore?....

ANNETTE.

Dam! écoutez donc, je n'ai trouvé personne.

M<sup>m</sup>. DUMONT.

Personne!

# V A U D E V I L L E.

ANNETTE.

AIR : *Il y a cinquante ans.*

Je compte dix-sept printemps ;  
Chacun m'dit que j'suis drôlette.  
Mais , malgré ces complimens ,  
Je n'ai pas [ *bis.* ] d'amourette.  
Depuis le temps que je guette  
Un mari.... Quel embarras !  
Plaignez , plaignez la pauvrete ;  
Hélas ! il ne m'en vient pas !

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Bah ! quand on en cherche bien.

ANNETTE.

( *Même air.* )

A nos échos d'alentour ,  
Confiant c'te peine secrète ,  
Je vais m'plaindre chaque jour  
Que j'n'ai pas [ *bis.* ] d'amourette.  
J'ai beau demander à tue-tête  
Un mari.... Quel embarras !  
Plaignez , plaignez la pauvrete ;  
Hélas ! on n'aime répond pas.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Cependant , il me semble que l'autre semaine , ce gros  
Monsieur qui venait de Paris....

ANNETTE.

Il était si laid.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Laid !.... Un fournisseur !.... Tu ne l'as donc pas vu payer  
son mémoire ? Et ce petit homme qui prenait tant de plaisir  
à te regarder avant-hier ?

ANNETTE.

Il était si vieux !

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Vieux !... Un homme à équipage !.... Où as-tu donc les  
yeux ? Tu voudrais sans doute un jeune homme , beau , bien  
fait , riche , aimable....

ANNETTE.

Ah ! Dame , si j'en trouvais un comme cela qui voudt de  
moi , je ne dis pas.

## L'INGENUË,

M<sup>me</sup>. DUMONT, *riant*.

Vraiment !.... Alors, pour réussir, on met en usage tous ces petits riens qui séduisent les yeux et font tourner la tête.

ANNETTE.

Mais c'est de la coquetterie ça, ma tante.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Eh bien ! mon enfant, la coquetterie est une fort bonne chose, quand on l'emploie à se donner un mari.

ANNETTE

Ah ! ma tante, vous qui vous en êtes donné quatre, vous avez dû être bien coquette.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

J'ai été.... j'ai été.... j'ai été fort heureuse en ménage, Mademoiselle; témoin le regret de ces pauvres défunts en me quittant.

ANNETTE, *à part*.

Je crois bien.... quand on en est là.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Ecoutez, Annette.... Il vient ici beaucoup de voyageurs.

ANNETTE.

Oui, ma tante; beaucoup, si vous voulez....

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Il faut absolument que l'un de ces voyageurs devienne votre mari.

ANNETTE.

Lequel, ma tante ?

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Eh ! cela te regarde, mon enfant.

AIR de *Marianne*.

Lorsqu'on veut se mettre en ménage,

Tu peux m'en croire à cet égard,

Le bonheur d'une fille sage

Dépend bien souvent du hasard.

Ma chère amie,

Dans cette vie,

Le mariage est une loterie,

Où, beaux ou laids;

Bons ou mauvais,

Les yeux fermés nous prenons les billets.

# Y A U D E V I L L E .

## ANNETTE.

Hélas ! à c'jeu qui me consterne,  
Il faut qu'mon guignon soit complet ;  
Je n'puis attraper un extrait ,  
Quand vous eût's un quaterne.

## M<sup>me</sup>. DUMONT.

C'est bon , c'est bon. Voilà l'heure qui s'avance ; nous au-  
rons peut-être du monde aujourd'hui.

AIR : *Tic et toc et tin, tin, tin.*

Allez sur-le-champ vous habiller....  
Il vous faut faire un peu de toilette.  
Allez sur-le-champ vous habiller....

Fillette

Aim' toujours à briller.

Avec les homm's soyez honnête....  
Mais Annette, il est bon qu'vous sachiez  
Qu'il n'faut pas se jeter à leur tête ;  
Lorsque l'on veut les voir à ses pieds.

## ENSEMBLE.

Je m'en vais }  
Allez } sur-le-champ , etc.

( *Annette sort.* )

---

## S C E N E I I .

## M<sup>me</sup>. DUMONT , seule.

Cette petite Annette n'aura jamais d'esprit.... De qui  
tient-elle donc ?.... Ce n'est certainement pas de moi.... Il y a  
quarante ans , lorsqu'on citait dans le pays une jeune fille  
pour la vivacité , la gentillesse , c'était toujours....

UNE VOIX , *dans la coulisse.*

Madame Dumont !

## M<sup>me</sup>. DUMONT.

On y va.... Aussi que de soins , que de peines je me don-  
nais.... Ah ! ah ! mais aujourd'hui la jeunesse n'est plus....

UNE VOIX.

Madame Dumont !

## L'INGÈNE,

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Eh! mon Dieu, on y va... C'est bien dommage qu'il vienne un temps où....

AIR : *Comme il m'aimait.*

Il est trop tard ,  
 Pour causer un tendre martyre.  
 Il est trop tard ,  
 Quand on n'a plus ce doux regard.  
 A vieille femme qui soupire ,  
 L'amour , en fuyant , semble dire :  
 Il est trop tard !

Ah ! ah ! voilà du monde qui nous arrive.

( *Elle se resquinque un peu.* )

## S C E N E I I I.

M<sup>me</sup>. DUMONT, ALAIN, FOLLEVILLE, ANDRÉ.

CHŒUR.

AIR *des valets en deuil.*  
 Livrons , au gré de nos vœux ,  
 Notre vie  
 A la folie.  
 Dans tous les temps , en tous lieux ,  
 L'argent seul fait les heureux :

FOLLEVILLE.

Madame l'hôtesse , un déjeuner ,

ALAIN.

Copieux ,

ANDRÉ.

Pas cher ,

FOLLEVILLE.

Et servi dans le grand genre ; j'aime ça , moi , et puis je m'y connais : à Paris , je passais tous les jours devant chez Beauvilliers... J'ai manqué d'y dîner plusieurs fois... Nous autres Parisiens , pour la bonne chère , nous ne paraissions pas.

ANDRÉ.

C'est ce qui me paraît.

FOLLEVILLE ,



FOLLEVILLE, à Madame Dumont.

Avez-vous une cave bien garnie? Du Bordeaux? du Champagne? du vin ordinaire?... Ah! dame, c'est qu'à Paris, nous en avalons de toutes les couleurs.

M<sup>m</sup>. DUMONT.

Messieurs, ma maison réunit tout ce qui peut flatter les voyageurs. Vue agréable, chambres bien meublées, bon coucher, bon air, cuisine recherchée, fourrages excellents... Où ces Messieurs veulent-ils déjeuner?

ALAIN.

Ici, Madame, si cela vous est indifférent, nous tiendrons bien là tous les trois.

M<sup>m</sup>. DUMONT.

Ces Messieurs viennent de loin?

ANDRÉ.

Pas précisément.

FOLLEVILLE.

Nous venons de partager la succession d'un cousin assez riche... Le bon homme, il en avait de vieux écus.

M<sup>m</sup>. DUMONT.

Une succession!... Dans l'instant, Messieurs, vous allez être servis. (*A part.*) Si Annette pouvait avoir sa part de la succession. (*Elle sort.*)

S C E N E V.

LES TROIS COUSINS.

ALAIN.

Eh bien! cousins, c'est donc ici que j'allons nous séparer!

FOLLEVILLE.

Nous séparer, c'est le mot! moi, dans la capitale; Alain, à sa chaumière, et André sur les grands chemins.

ALAIN.

C'est vrai... J'vas retourner planter mes choux.

FOLLEVILLE.

Allez donc. Moi, bijoutier galant, avant de reprendre les outils de l'état, je vas m'en donner un peu... Y a-t-il des passions là-dedans!... (*Il fait sonner ses poches.*) Y en a-t-il? A droite, les petites marchandes du quai de la vallée; à gauche, les grisettes de la rue Gît-le-Cœur... Je les tiens

B

là.... Ah! dame, à Paris, j'aurais joliment fait des caprices, si je n'avais pas été gêné.

*Air : Vers le temple de l'hymen.*

Du Pont-Neuf au Luxembourg,  
 Mon ame fut occupée.  
 Un' dam' de la rue *Poupée*  
 Obtint mon premier amour.  
 Dans mon humeur inconstante,  
 Ru' *Percée* et ru' *Serpente*,  
 J'fis tour à tour une amante  
 Qui n'm'a r'tenu qu'un moment.  
 J'voltigeai ru' d'*Hirondelle*,  
 Et j'fis plus d'une infidelle  
 Dans la ru' du *Cœur-Volant*.

ALAIN.

A présent qu'tu seras plus à ton aise, tu vas les fixer.  
 Grâce à ce pauvre parent, nous voilà riches.

FOLLEVILLE.

Quel dommage qu'il ne m'en reste plus comme ça des pa-  
 rens!

ANDRÉ.

Tout d'même, il a été long-temps malade, lou cher  
 homme.... De son vivant, on lui reprochait d'être avare...  
 Jarni, les avares, ils sont de braves gens pour les héritiers.

*Air : Ces postillons sont d'une maladresse.*

Notre cousin avait la complaisance  
 De ramasser, afin d'nous enrichir.  
 Au fond du cœur, de sa rare obligeance,  
 Je d'vons garder loû souvenir.  
 Ce bon parent, de sa vive tendresse,  
 Nous donne une preuve aujourd'hui....  
 Aussi, quand j'vois le magot qu'il me laisse,  
 Je pens' toujours à lui.

FOLLEVILLE.

Ce n'est pas l'embarras, ce n'est pas grand'chose qu'une  
 succession comme celle-là.. Vingt mille francs... Qu'est-ce  
 que c'est que ça pour nous autres bijoutiers, qui roulons sur  
 l'or et l'argent?

ANDRÉ.

Pour moi c'est une fortune.

ALAIN.

Avec ça, moi, je ferai relever ma petite chaumière qui  
 menace ruine; je prendrai une ménagère à mon choix et  
 j'augmenterai mes bêtes à cornes.

FOLLEVILLE.

Oh ! que c'est ça !... Il a raison... Les femmes et l'argent , ça va joliment ensemble. Dites donc , vous autres , avez-vous été à Paris ?

ALAIN et ANDRÉ.

Jamais , jamais.

FOLLEVILLE.

Eh bien ! au coin de la rue de la Huchette... en tournant à droite... Vous devez voir ça d'ici... la porte jaune... au troisième... il y a une petite couturière qui va se promener tous les soirs avec ce grand maigre.. ( *A André.* ) Tu sais bien... Eh ! non , tu ne sais pas... Eh bien ! c'est fini , je l'enlève.

ANDRÉ.

Qui ça... le grand maigre ?

FOLLEVILLE.

Eh ! non.

ALAIN.

Comment , vous l'enlevez ?

FOLLEVILLE.

Oui , en prenant des arrangemens à l'amiable... Oh ! ça fera-t-il bisquer les amis... Une jolie blonde , à la brune... comme ça sous le bras , au Marché aux Fleurs...

( *Il prend André par le bras et se promène avec lui.* )

ANDRÉ.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc , cousin ?

FOLLEVILLE.

C'est cinquante jaunets que je transforme en cadeau... parce que , nous autres Parisiens , quand nous voulons plaire , ça nous coûte toujours quelque chose. Mais ça n'est rien... On se récupère à la roulette... Douze , noir , impair et passe... On connaît son affaire... Va-tout , Charlemagne et va-t-en.

ANDRÉ.

Qu'est-ce que c'est que ça , la roulette ?

ALAIN.

C'est p'têtre comme qui dirait un jeu de quilles , un jeu de siam...

FOLLEVILLE.

Bah ! est-ce que vous connaissez ça , vous autres ?

## SCENE V.

LES MEMES, M<sup>me</sup>. DUMONT, *suivie de deux garçons qui portent une table servie,*

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Ces Messieurs sont servis.

FOLLEVILLE.

Oh ! comme c'est ça... Un déjeuner à la fourchette !

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Ah ! carai ! c'est un repas de nocés.

FOLLEVILLE.

Vous pouvez manger, cousins, c'est moi qui traite.

ANDRÉ.

Vous, cousin?... Ah ! ah !...

ALAIN.

Ça n'est pas juste.... C'est un repas d'adieux, dont il faut que chacun de nous paye sa part.

ANDRÉ.

Laissez donc faire lou cousin ; il est du grand monde lui, il chait se conduire.... Et du moment qu'il nous invite, c'est à nous à faire honneur à son déjeuner.... Vous allez voir comme je vas m'en donner,

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Ces Messieurs n'ont plus rien à me demander ?

ALAIN.

Non, sans doute, et même vous pouvez remporter....

ANDRÉ.

Laissez donc.... Ne remporta rien, le cousin ne le souffrirait pas.

FOLLEVILLE.

Ah ! dites donc, Madame l'aubergiste, qu'est-ce donc que cette jeune demoiselle qui se mettait des papillottes à la fenêtre quand nous sommes entrés ?

M<sup>me</sup>. DUMONT, *à part.*

Bon ! ils l'ont remarquée. (*Haut.*) C'est ma nièce, Monsieur.

# V A U D E V I L L E .

FOLLEVILLE.

Ah ! c'est votre nièce , la tante !

M<sup>m</sup>. DUMONT.

Ah ! mon Dieu , oui ; mais cet enfant-là ne me ressemble pas du tout.

ALAIN.

Elle est bien gentille !

FOLLEVILLE.

Oui , elle est gentille... Nous autres , Parisiens , nous nous y connaissons.... Ça doit joliment achalander l'auberge , une petite mine comme celle-là ?

M<sup>m</sup>. DUMONT.

Ah ! Monsieur... ça n'est pas encore capable de grand' chose.... A dix-sept ans.

FOLLEVILLE.

Qu'est-ce que vous dites doc , dix-sept ans !... C'est notre âge de prédilection.... C'est le bon temps pour apprendre.

M<sup>m</sup>. DUMONT.

Ma nièce ne manque pas de dispositions.

FOLLEVILLE.

Et... l'exemple de sa tante.

M<sup>m</sup>. DUMONT.

Elle est fort douce.... très-sage.... Deux qualités essentielles pour son sexe ! Elle a peu d'esprit , mais ce n'est pas un défaut dans une femme. Elle travaille beaucoup , parle peu , ce qui est très-rare.

ALAIN.

Mais c'est un trésor qu'une petite femme comme ça.

M<sup>m</sup>. DUMONT.

Aussi je veille sur elle avec un soin.... Ah ! mon Dieu ! ça me fait penser que je l'ai laissée seule depuis une heure.... Si ces Messieurs veulent quelque chose , ils n'ont qu'à sonner , drelin , drelin , drelin , drelin , dans l'instant ils seront servis.

AIR de la Légère , contredanse.

Je suis preste ,

Je suis leste ;

Au reste ,

Ici , tout l'atteste ,

## L'INGÈNE,

Je suis preste,  
Je suis leste,  
Je suis à tout  
Et partout.

En ces lieux, je suis, ma foi,  
Sommeillère  
Et cuisinière;  
Mon vin et ma bonne chère,  
Je fais tout cela chez moi.

FOLLEVILLE.

Oui, tout ici, pour nous plaire,  
Charme le goût et les yeux....  
Mais votre éloge, ma chère,  
Est c'que vous faites le mieux.

FOLLEVILLE.

Elle est preste, etc.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Je suis preste, etc.

(Elle sort.)

---

## SCÈNE VI.

### LES TROIS COUSINS.

ANDRÉ.

J'espère que chella il en dégoise furieusement.

ALAIN.

Eh ben ! cousin, je suis sûr que sa nièce est encore plus belle et plus bonne que sa tante ne l'a dit.

ANDRÉ.

Ah ! le cousin de village, il est bien de sa paroisse !... Il s'enflamme sur parole... Ah ! ah !

ALAIN.

Mais, écoutez donc, je l'ons reluquée en passant.

FOLLEVILLE.

Eh ! bien oui, mais elle n'est pas pour toi.

ALAIN.

Ah ! cousin, pour un homme de Paris, ce que vous dites là n'est pas ben honnête.

ANDRÉ.

Ecoute donc.... Qu'est-ce que tu ferais d'une femme, mon pauvre garçon ?

ALAIN.

Ce que j'en ferais ?

ANDRÉ.

Oui , qu'est ce que t'en ferais ?

ALAIN.

Ah ! ben , ça c'est des bêtises... Vous d'vez ben croire que... Faut pas vous imaginer que parc'qu'on a été élevé au village , on ne sait pas... Que Diable , écoutez donc ? j'ai vingt-deux ans de l'année dernière.

FOLLEVILLE.

Eh ! bien , qu'est-ce que cela prouve ? Crois-tu qu'une jeune et jolie fille va consentir à devenir fermière pour tes beaux yeux ? Une cabane , ne voilà-t-il pas quelque chose de bien attrayant !

ANDRÉ.

Au lieu qu'avec moi , ouna fille il aurait l'agrément de faire son tour de France , de visita tous les coins et recoins de nostre pays... Et puis tous les hivers , all' che délassera en comptant lou bénéfiche du vojaja.... Chez là dou bonheur pour une femme.

FOLLEVILLE.

Oui , voilà encore un joli bonheur ! Tenez , chacun son métier , celui d'Alain est de mener la charrue , le vôtre de courir les champs ; mais lorsqu'il s'agit du bonheur d'une jolie fille , laissez-moi ça , c'est mon affaire.

ANDRÉ.

C'est chella de tous les garçons !... Et diou merci , nous sommes trois gaillards.

FOLLEVILLE et ALAIN.

Qui n'ont pas envie de cesser de l'être.

FOLLEVILLE.

AIR : *Ah ! voilà la vie.*

Se moquer sans cesse  
Du qu'en dira-t-on ;  
Changer de maîtresse ,  
D'amis , de flacon....  
Ah ! voilà la vie  
    Suivie ,  
Oui , voilà la vie  
Que mène un garçon.

CHŒUR.

Ah ! voilà la vie , etc.

FOLLEVILLE.

Je n'y renoncerais pas quand on m'offrirait un trésor.

ANDRÉ.

Ni moi.

ALAIN.

Ni moi.

FOLLEVILLE.

La vie de garçon, il n'y a que cela pour jouir de sa liberté.

---

## SCENE VII.

LES MEMES, ANNETTE.

ANNETTE.

Je viens savoir, messieurs, si vous êtes contents ?

FOLLEVILLE.

Eh ! ma belle enfant, qui ne le serait pas en vous voyant ?

ALAIN, *à part.*

Parlà, mardi, v'là un joli brin de fille !

ANDRÉ, *à part.*

Aga ! sainta vierge, quelle bichonne !

FOLLEVILLE.

Comment donc ! mais, c'est un petit Paris que Brive-la-Gaillarde, une chère délicieuse, une hôtesse charmante !...  
(*A André.*) Elle vaut mieux, tout de même, que la petite couturière.

ANNETTE.

Monsieur est bien honnête. (*A part.*) De la façon dont ils me regardent, ils resteront tous les trois.

FOLLEVILLE.

Qu'en dites-vous, cousins ?

ANDRÉ, *la bouche pleine.*Ché resta snr mon appétit. (*A part.*) Oh ! si je pouvais..

FOLLEVILLE.

Et toi, Alain ?.. ces yeux là, hein ! c'est y des yeux ça ! bleus encore, si je ne me trompe.

FOLLEVILLE.

Oh ! pour ce qui est de ça, moi je dis que Mademoiselle était



était bien faite pour être de not' village. (*A part.*) Ah ! si j'osais....

ANNETTE, *à part.*

Il a l'air bonne personne.

FOLLEVILLE.

Il est bon avec son village.

ALAIN.

Tiens, il n'est pas déjà si laid à voir.

ANDRÉ.

Ascoute donc, cousins ; tandis que nous nous arrêtons ; lou soleil y va toujours son train ; y me semble que nous ferons ben dou suivre son exemple.

ANNETTE.

Comment, Monsieur, vous nous quittez ?

ALAIN.

Nous n'étions entrés ici que pour boire à la santé de défunt notre cousin.

FOLLEVILLE.

Ah ! ça, oui ; nous autres Parisiens, nous sommes toujours par voie et par chemin. (*A part.*) Mais c'est que nous n'avons pas de bijou comme ça sur le quai des orfèvres !

ALAIN.

D'ailleurs, p't'être ben, Mam'selle, qu'un d'ces matins ; en revenant du marché, nous nous reverrons.

ANNETTE.

Vous demeurez donc dans ces cantons, Monsieur ?

ALAIN.

J'sommes des environs, pour vous servir, si j'en étions capable.

ANDRÉ.

Et moi, je pourrais bien un d'ces jours nous rafraîchir en r'passant par ici.

FOLLEVILLE, *bas à Annette.*

Je ne vous dis pas adieu, méchante !

ANNETTE.

Comment ?

FOLLEVILLE.

*Motus !... suffit !*

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Frès de vous, je serais bien aise  
De pouvoir rester plus-long-temps.

## L'INGENUË,

ALAIN.

J'me sens là comme une fournaise.

ANNETTE, *à part.*

Combien leurs regards sont brillans !

ENSEMBLE, *à part.*Vraiment, de c'hôtesse gentille,  
Je crois que j'deviens amoureux.

ANNETTE.

Ah ! de grâce, en quittant ces lieux,  
Messieurs n'oubliez pas la fille.

ANDRÉ.

Ah ! ça, cousin de Paris, tandis que vous alla passer au  
comptoir, Alain y va prendre son bâton, moi mon sac, et  
chacun il ira de son côté.

FOLLEVILLE.

AIR : *Bon voyage.*Bon voyage,  
Mes chers cousins ;  
Il ne faut pas s'attarder d'avantage.ANDRÉ, ALAIN *et* FOLLEVILLE.Bon voyage,  
Mes chers cousins ;  
J'voudrais déjà vous voir sur les grands ch'mins.FOLLEVILLE, *à Annette.*Ce bijou-là vous plairait-il, mignonne ?  
Acceptez-le, je serai trop heureux !

ALAIN.

J'n'ai qu'un p'tit cœur, permettez que j'vous l'donne.

ANDRÉ.

Recevez donc en même temps.... mes adieux.

TOUS.

Bon voyage, etc.

*( Ils s'embrassent et sortent. )*

## SCENE VIII.

ANNETTE, *seule.*Faites donc de la toilette.... Mettez-vous donc en frais....  
Là, ai-je du guignon?... Ne pouvoir en attraper un seul,  
tandis que je vois des dames de Brive.... Ma tante va encore

me traiter de petite sottise, d'indolente, d'innocente... comme si c'était ma faute.... Oh! la chanson a bien raison, tous les hommes sont des monstres.

AIR :

En butte à tous leurs outrages,  
Si je m'en croyais,  
Aux galans, à leurs hommages,  
Je renoncerais ;  
Mais, hélas ! un' pauvre fille  
Ne saurait, oui dà,  
R'noncer, quand elle est gentille,  
A ces monstres là.

Ils échap'nt à not' tendresse,  
Ils s'rient d'nos tourmens ;  
Mais, on peut avec adresse,  
Les r'tenir long-temps.  
Ah ! qu'il aura de la peine  
A se tirer d'là,  
Si jamais Annette enchaînée  
Un d'ces monstres là.

Je veux suivre maintenant les conseils de ma tante.... Et puisque la coquetterie est, selon elle, une vertu dans les demoiselles qui cherchent un mari, je vais être coquette... Oh! mais coquette.... Encore plus que la femme du receveur.... Qu'il en vienne un maintenant.

S C E N E I X.

ANNETTE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Oh ! les bonnes dupes !

ANNETTE.

Ah ! c'est vous, Monsieur ?

ANDRÉ.

Moi-même.... Tandis que mes deux cousins s'en retournent, l'un à Paris ; l'autre à sa ferme, je sommes venu causer un moment avec vous.

ANNETTE, *à part.*

Causer... Oh ! ce n'est pas là tout ce qu'il veut dire.

ANDRÉ.

Escouta, mon enfant.... Comment me trouvez-vous, là... sans flatterie ?....

## L'INGENUÉ,

ANNETTE.

Sans flatterie... Monsieur, je vous trouve comme il vous fera plaisir.

ANDRÉ.

Eh bien ! vous êtes la première qui m'avez encore parlé aussi poliment.

ANNETTE.

Oh ! pour ce qui est d'la politesse, j'n'en manquons pas...

ANDRÉ.

Si c'te politesse là vous conduisait jusqu'à... Est-ce qu'ou ne seriez pas bien aise d'être mariée ?

ANNETTE.

Oui et non.

ANDRÉ.

Voilà encore un oui de plus que les autres. Si on vous proposait une petite fortune ?

ANNETTE.

Une petite fortune et un joli garçon, je l'accepterais volontiers.

ANDRÉ.

Je crois qu'elle a dit ça sans me regarder.

ANNETTE.

Mais, malheureusement, je ne peux pas choisir.

ANDRÉ.

Vous ne pouvez pas choisir... Cela me donne de l'espoir.

AIR : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

Les époux d'notre village  
Jouissent d'leur liberté ;  
Et pour le bien du ménage,  
Chacun va de son côté.  
Dès que l'hymen les rassemble,  
Ils s'éparent tous les deux...  
Comme ils n'sont jamais ensemble,  
Ils s'trouvent toujours heureux.

FOLLEVILLE, *en dehors.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

ANDRÉ.

Sainte Vierge ! c'est mon cousin !

ANNETTE.

Est-ce que vous ne l'attendiez pas ?

ANDRÉ.

Non, sans doute.... et je ne voudrions pas qu'il me ren-  
contrât.

ANNETTE.

Il y a là un cabinet.

ANDRÉ.

Je cours m'y cacher.... Et puis quand il sera parti...

ANNETTE.

Vous reviendrez ?

ANDRÉ.

Comme vous dites.... Elle est charmante!

(Il entre dans le cabinet à droite.)

S C E N E X.

ANNETTE, FOLLEVILLE.

FOLLEVILLE, *dans le fond.*

Hum! hum!

ANNETTE.

Ah! c'est celui qui m'avait promis de revenir.

FOLLEVILLE.

On est de parole... Nous autres gens de Paris...

ANNETTE.

C'est singulier.

FOLLEVILLE.

Mes cousins sont partis ?

ANDRÉ, *paraissant.*

Oui, crois ça et bois de l'eau.

ANNETTE.

Tous les deux ?

FOLLEVILLE.

Tous les deux... Je les ai vus de loin, et moi, demi-tour à  
droite, je suis revenu.

ANNETTE.

Ah! ma tante sera bien contente.

FOLLEVILLE.

Contente.... Et de quoi ?

ANNETTE.

De ce que vous êtes revenu... Elle aime beaucoup les voyageurs qui reviennent.

FOLLEVILLE.

Mais ce n'est pas à cause d'elle, du tout, du tout.... C'est pour vous, charmante.... Comment donc que vous vous nommez ?

ANNETTE.

Annette, Monsieur.

FOLLEVILLE.

Il est joli le nom.... Eh bien ! charmante Annette ! depuis un quart d'heure je vous adore.

ANDRÉ, *à part.*

Oh ! le scélérat !

ANNETTE.

Vraiment ? ça vous a donc pris....

FOLLEVILLE.

Quand vous êtes entrée.

ANDRÉ, *à part.*

C'est comme à moi.

FOLLEVILLE.

Combien avons-nous fait de malheureux avec cette figure-là, heim ?

ANNETTE.

Je vous prie de croire que je n'ai causé le malheur de personne.

FOLLEVILLE.

Bah ! nous avons donc fait des passions heureuses ?

ANNETTE.

Des passions.. Monsieur veut rire.

FOLLEVILLE.

Quoi ! nous n'avons pas un amoureux... Un seul.... un petit... un jeune... Hein, confidencieusement ?

ANNETTE.

Eh ! mon Dieu, non, je n'ai pas d'amoureux.... dont bien me fâche....

## V A U D E V I L L E .

FOLLEVILLE.

C'est y heureux... Nous autres Parisiens, nous sommes nés pour le bonheur.

*AIR de la Belle Fermière.*

Dans c'cœur neuf et sans détour,  
Quels doux transports je ferai naître !  
Vous n'connaissez point l'amour,  
Je veux vous le faire connaître.  
Bannissez toute rigueur,  
Je viens fair' votre bonheur ;  
Daignez me donner votre cœur,  
C'est lui seul que j'implore....  
Mais, Annett', l'avez-vous encore ?

ANNETTE.

Si j'ai mon cœur... Sans doute.... Qui voudrait de moi dans ce pays-ci ?

FOLLEVILLE.

Qui?... ô Dieux ! Qui?... regardez-moi un peu... là... Est-elle jolie ! Ecoutez, ce n'est pas la peine de chercher un amoureux, j'en ai un dans ma manche ?

ANNETTE.

Pour moi ?

FOLLEVILLE.

Et pour qui donc ?... Un-jeune homme dans le commerce, qui a déjà manqué de s'établir.... Une éducation soignée du côté du cœur... des sentimens, une succession, du talent dans la bijouterie.... Ah ! ça, par exemple, pour des bijoux, vous en aurez à revendre.

ANNETTE.

Des bijoux ?

ANDRÉ, *à part.*

Il va lui tourner la tête avec ses bijoux :

FOLLEVILLE.

Et des robes de velours pour les visites.... Et des fêtes, des danses, des repas de bonne chère, des wriskis que vous conduirez vous-même.... Cla, cla, cla, cla.. Oh ! d'abord, je veux qu'il ne vous manque rien pour le quart d'heure.

ANNETTE.

Des robes de velours.... des visites.... des wriskis.... Et où est-il donc cet amoureux ?

FOLLEVILLE.

Il est à peu près à deux pieds et demi de votre personne.

ANNETTE.

C'est donc vous ?

FOLLEVILLE.

Rien que ça. Nous autres, Parisiens, ça va vite quand nous y sommes, vu et enflammé à la minute.... Allons, petite mère.... le cœur vous bat.... Un voyage dans la capitale, ça vous fera honneur.

ANNETTE.

Comment, voyager avec vous ?

FOLLEVILLE.

N'ai-je pas là mon wrisky de louage... On tient trois, l'amour et nous deux.

ANNETTE.

Il faut que je consulte ma tante.

ANDRÉ, *à part.*

Bon ! la tante ne s'accommodera pas de ça.

FOLLEVILLE.

Laissez donc, les tantes, ça n'entend rien aux arrangements des nièces.... Et puis dans l'âge du repos, on n'aime plus l'exercice.

ANNETTE.

Oh ! ma tante m'aime, et quand elle saura que vous voulez être son neveu....

FOLLEVILLE.

Son neveu ?

ANNETTE.

Oui, à la mode de Bretagne....

FOLLEVILLE.

Non, à la mode de Paris.

ANNETTE.

C'est que, voyez-vous, mon oncle était mon cousin ; mais qu'importe, puisque vous m'aimez.

FOLLEVILLE.

Si je vous aime !... C'est déjà vieux.... A Paris, quand c'est une fois dit.... ça ne se demande plus.

ANNETTE.

Je vais la prévenir de not' mariage.

FOLLEVILLE.



FOLLEVILLE.

Hein !... c'est pas ça du tout... Prenez donc garde. Je n'ai pas dit... positivement...

ANNETTE.

Mais en ma qualité de fille, j'entends à demi-mot.

ALAIN, *en dehors.*

Bien obligé, Monsieur, je connais la porte.

FOLLEVILLE.

Ah ! mon Dieu, voilà Alain.

ANNETTE.

Ah ! il revient aussi.

FOLLEVILLE

Je suis flambé s'il m'aperçoit.

ANNETTE.

Eh bien ! passez dans la chambre de ma tante.

FOLLEVILLE.

Oh ! non, pas encore.

ANNETTE.

Alors, dans ce cabinet.

FOLLEVILLE.

Volontiers. (*Il entre dans le cabinet à gauche.*)

ANNETTE.

Et de deux.

ANDRÉ, *à part.*

Elle va donc cacher toute la famille ?

S C E N E X I.

ALAIN, ANNETTE ; FOLLEVILLE *et* ANDRÉ *cachés.*

ALAIN.

Pardon, Mam'selle, sit...

D

## L'INGENUE,

ANNETTE.

Monsieur, il n'y a pas de quoi.

ALAIN.

C'est que, voyez-vous, j'crois avoir oublié quelque chose.

ANNETTE.

Je voudrais bien l'avoir trouvé.

ALAIN.

Ah! Mam'selle, il ne tient qu'à vous, certainement; d'autant plus que c'que j'avons perdu, n'est pas d'nature à se rendre comme ça tout de go.

ANNETTE.

C'est donc ben sérieux?

ALAIN.

Si ça l'est?

*(ANDRÉ et FOLLEVILLE s'aperçoivent mutuellement, et se moquent l'un de l'autre.)*ALAIN *continue.*

Tenez, Mam'selle, je me fasons l'image que vous êtes une brave fille... En vous voyant, on se sent tout en belle humeur... Vous avez des yeux, une bouche, un air qui vont là, quoi, et qui y restout... Voilà le guignon de l'affaire.

ANDRÉ, *caché.*

Est-il bête le cousin?

FOLLEVILLE, *caché.*

Par exemple, si celui-là lui donne dans l'œil...

ALAIN.

Ça n'est pas pour vous faire de la peine; mais depuis que je vous ons entreperçhe, je ne fais plus que penser à vous.

ANNETTE.

Vraiment?

ALAIN.

Et ça vous amuse-t-il?

# V A U D E V I L L E.

ANNETTE.

Un mal?

ALAIN.

Oui, Mam'selle, un mal qui ressemble comme deux gouttes d'eau à du plaisir.

ANNETTE.

Eh bien! M. Alain, ça ne me fait pas de peine de vous causer c'plaisir là.

ALAIN.

Ah! Mam'selle, que je regrette de n'avoir qu'une petite métairie.

ANNETTE.

Eh! M. Alain, une petite métairie...

ALAIN.

Ah! d'abord, elle est bien tenue; il y vient toutes sortes de choses.... Et puis, j'ons une petite succession dans ma poche; mais qu'es-ce que c'est que tout ça?

ANNETTE.

C'est beaucoup, M. Alain.

ALAIN.

Non, non, Mam'selle, pour vous, ça n'est rien.

ANNETTE.

Oh! détrompez-vous, j'aime beaucoup la campagne.

ALAIN.

C'est les belles campagnes qu'vous voulais dire.. Mais c'est pas ma faute si je n'en avous pas une plus jolie. Ce n'est pas l'embaras, j'y vivons à notre aise, et au bout de l'année, je trouons l'moyen d'faire des épargnes.... Jarni, m'est avis que si j'avions d'la fortune, je serious assez osé pour vous faire une proposition.

ANNETTE.

A moi?

ALAIN.

Mais brrrr... Je n'oserons jamais.

ANNETTE.

Pourquoi donc ça?... Osez, osez, je vous en prie.

## L'INGÈNE,

ALAIN.

Tatigué..... Vous me poussez..... J'ai peur d'avoir du courage.

ANNETTE.

Ayez-en, ayez-en tout de suite, M. Alain.

ALAIN.

Eh bien ! voyez-vous, si j'étais riche, je vous dirais... Ah ! vous vous doutez bien de ce que je vous dirais, n'est-ce pas ?

ANNETTE.

Dites toujours, je pourrais me tromper.

ALAIN.

Non, non, vous ne vous trompez pas ; c'est ça.

ANNETTE.

Quoi, ça ?

ALAIN.

C'est ça que vous pensez.

ANNETTE.

Mais si, par hasard, ça n'était pas ça.

ALAIN.

Si, si fait... Oh ! c'est justement ça.

ANNETTE.

Eh bien ! M. Alain, puisque j'ai deviné, à votre tour.

ALAIN.

Comment, Mam'selle ?

ANNETTE.

Supposez que vous m'avez dit : Annette, je t'aime !

ALAIN.

Oh ! ça, Mam'selle, ça n'est pas une supposition.

ANNETTE.

Qu'est-ce que je vous répondrais ?

ALAIN.

Eh ben ! Mam'selle, vous me diriez peut-être...

ANNETTE.

Il n'y a pas de peut-être.... Oui, M. Alain, je vous le dirais.

ALAIN, *enchanté.*

C'est-y possible?... Comment, Mademoiselle, vous me diriez?....

AIR de M. Sans-Gêne.

De plaisir ; à c'te nouvelle,  
Je reste muet, hélas !  
Mais e'que je n'vous dis pas,  
Croyez ben qu'je l'pense, Mam'selle.

ANNETTE.

Ah ! tout' la vie, avec zèle,  
J'interprét'rai vos discours,  
Si vous êtes fidèle  
Dans vos amours.

ALAIN.

Oui, oui, toujours  
Je serai fidèle, Mam'selle,  
Et tous les jours,  
Vous verrez croître mes amours...  
Oui, oui, toujours.

ENSEMBLE.

ANNETTE.

Oui, oui, toujours,  
Soyez fidèle  
A votre belle,  
Et tous les jours,  
On verra croître nos amours...  
Oui, oui, toujours.

M<sup>ne</sup>. DUMONT, *en-dehors.*

Annette! Annette!

ANNETTE.

Ah! mon Dieu! c'est ma tante! Il ne faut pas qu'elle vous voye.... Tenez, sous cette table....

ALAIN.

Mais pourquoi faire?

ANNETTE.

Cachez-vous, vous dis-je.

ANDRÉ, *à part.*

Et de trois.

## SCENE XII ET DERNIERE.

LES MEMES, M<sup>me</sup>. DUMONT.M<sup>me</sup>. DUMONT.

Eh bien ! ma nièce, nos trois voyageurs ?

ANNETTE.

Ils ne sont pas loin, ma tante.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Pas loin, pas loin.... A la bonne heure ; mais ils sont partis.

ANNETTE.

Ah ! ma tante, si vous aviez été à ma place, vous n'en auriez pas fait davantage.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Pardonnez-moi, Mademoiselle, je me serais arrangée de manière à plaire à un de ces étrangers.

ANNETTE.

A un.... Ma tante devient modeste.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Le jeune Parisien me revenait assez... Cependant l'Auvergnat avait l'air de promettre un bon mari.

ANNETTE.

Vous ne parlez pas du petit fermier.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Il avait bien aussi son mérite, mais...

ANNETTE.

Rassurez-vous, ils reviendront.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Et quand ?

ANNETTE.

Quand je voudrai.

M<sup>m<sup>e</sup></sup>. DUMONT.

Comment, est-ce que tu aurais enfin ?

ANNETTE.

Oh ! mon Dieu ; non ; je suis une petite sotte , une indolente , une innocente.

M<sup>m<sup>e</sup></sup>. DUMONT.

Tu te corriges.... Conte-moi ça , conte-moi ça , mon enfant , conte-moi ça.

ANNETTE.

Tenez , ça perdrait beaucoup dans ma bouche ; je ne pourrais pas me donner les éloges qu'ils me prodiguaient , sans les diminuer un peu ; patientez jusqu'à leur retour.

M<sup>m<sup>e</sup></sup>. DUMONT.

Leur retour !.... Ils t'ont donc réellement promis de revenir ?

ANNETTE.

Je n'ai qu'à les appeler.

M<sup>m<sup>e</sup></sup>. DUMONT.

Tu plaisantes !....

ANNETTE.

Dites avec moi....

M<sup>m<sup>e</sup></sup>. DUMONT.

Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

ANNETTE.

AIR : *Belle , aux galans mystères.*

Vous qui , dans la retraite ,  
Nourrissez votre amour ;  
Aux seuls accens d'Annette ,  
Paraissez au grand jour.

M<sup>m<sup>e</sup></sup>. DUMONT.

Je ne vois personne.

ANNETTE.

Un moment. (*Elle fait le tour , et ouvre les portes des cabinets.*)

Pour moi , votre ardeur est semblable ;  
Pour moi , chacun de vous brâla...

## L'INGÈNE,

Mais j'appartiens au plus aimable.

TOUS DEUX, *se montrant.*

Au plus aimable...

FOLLEVILLE *lève un coin de la nappe et montre Alain.*

Le voilà !

M<sup>m</sup>. DUMONT.

Grand Dieu ! qu'est-ce que je vois là ?

ENSEMBLE.

|                             |   |                        |
|-----------------------------|---|------------------------|
| Vous                        | } | qui, dans la retraite, |
| Nous                        |   |                        |
| Nourrissez votre            | } | amour,                 |
| Nourrissions notre          |   |                        |
| Aux seuls accens d'Annette, |   |                        |
| Paraissez                   | } | au grand jour.         |
| Paraissons                  |   |                        |

M<sup>m</sup>. DUMONT.

Viens que je t'embrasse.... Messieurs, soyez les bienvenus..... La manière dont vous vous présentez ne peut que faire honneur à ma nièce, et les sentimens que vous avez pour elle font tout son éloge.... Elle est si douce, si simple, si ingénue....

FOLLEVILLE.

Elle est divine !

M<sup>m</sup>. DUMONT.

Dame, ma tante, ces Messieurs m'ont trouvé gentille, ils me l'ont dit, je n'ai pas eu de peine à les croire... L'un m'a vanté sa richesse; l'autre m'a proposé un voyage à Paris, sans me parler du retour, le dernier ne m'a parlé que de son amour, et je ne sais pas comment cela s'est fait, je ne me souviens que de la conversation d'Alain.

AIR de Jean de Paris.

Pour m'éblouir,

L'un me fait mille promesses.

Pour m'attendrir,

L'autre me vant' ses richesses ;

Par ce détour,

Chacun



# VAUDEVILLE.

Chacun croit qu'il m'achète ;  
Mais la pauvrete,  
Sage en ce jour,  
Se donne pour  
Un peu d'amour.

ANDRÉ.

Sainta Viergea ! comme l'esprit vient aux filles !

FOLLEVILLE.

Et moi qui la croyais si naïve.

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Avoir eu l'adresse de cacher.....

FOLLEVILLE.

Quelle ingénue !

ANDRÉ.

Elle est de Brive-la-Gaillarde.

ALAIN.

Cela ne m'effraye pas.

---

# VAUDEVILLE.

CHŒUR.

*AIR de la Treille de Sincérité.*

Honneur, honneur à la franchise,  
Elle mérite nos faveurs.

C'est la devise  
Des bons cœurs.

Si maintenant le soupçon s'éveille,  
J'userai des droits de l'hymen ;  
Ce qu'on d'mande en tremblant la veille,  
On l'exige le lendemain.  
L'amour qui règne dans son âme,  
Me répond de sa bonne foi....  
Et j'suis sûr que d'main, ma p'tit' femme,  
N'aura plus rien d'caché pour moi.

C

## L'INGÈNEUR,

M<sup>me</sup>. DUMONT.

Quoique fort discrète en ménage,  
 Avec défunts mes trois maris,  
 Je changeais pourtant de langage  
 Quand l'sort brisait nos nœuds chéris.  
 Je leur avouais mon envie  
 D'les voir au rang des bienheureux....  
 C'était l'seul moment de leur vie  
 Où j'n'avais rien d'caché pour eux.

FOLLEVILLE.

Quand nous pouvons suivre à la piste  
 La belle dont nous somm's épris,  
 Il est bien rare qu'elle résiste  
 A nous autres-gens de Paris.  
 Si nous déplaisons à ces dames,  
 Elles nous l'disent de bonne foi....  
 Aussi, j'connais beaucoup de femmes  
 Qui n'ont rien de caché pour moi,

ANDRÉ.

Je m'sens toujours l'âme attendrie,  
 Quand j'pense à ces nobles Français  
 Qui, pour l'honneur de leur patrie,  
 Ont volé d'succès en succès,  
 Pour remporter chaque victoire,  
 Ils avaient l'secret d'leurs aïeux....  
 Et l'on peut dire que la gloire  
 N'eut jamais rien d'caché pour eux.

*ANNETTE, au Public:*

Quand l'sort d'une pièce se décide,  
 On voit la critique souvent  
 Faire usag' du sifflet perfide  
 Qu'elle eut soin d'cacher en entrant.  
 L'indulgenc', par de tels outrages,  
 Ne signale point son courroux...  
 Quand vous viendrez voir nos ouvrages,  
 N'ayez rien de caché pour nous.

*Au Public.*

Je vous le dis en confidence,  
 L'indulgence  
 Des spectateurs  
 Est l'espérance  
 Des auteurs.

**TOUS, en refrain.**

On vous le dit en confidence, etc.

**F I N.**